

LA VINGT-CINQUIÈME HEURE DISTRIBUTION
PRÉSENTE

GRAND PRIX SEMAINE DE LA CRITIQUE
MOSTRA DE VENISE

DOSSIER DE PRESSE

“UN FILM CHORAL HABITÉ ET CAPTIVANT”

PASSION CINÉMA

LES FANTÔMES D'ISTANBUL

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR AZRA DENİZ OKYAY





SYNOPSIS

Istanbul, dans un futur proche. Alors que la ville est en proie à des troubles politiques et sous la menace d'un black-out, Didem, une jeune danseuse activiste, croise le destin d'une mère dont le fils est en prison, d'une artiste féministe et d'un trafiquant rusé au cœur d'un réseau d'arnaques immobilières. Leurs histoires s'entremêlent, offrant un portrait saisissant de la Turquie contemporaine.

A woman in a beige trench coat is speaking into a white megaphone. She is holding a small white card in her left hand. Behind her, two other women are standing. The woman in the middle is wearing a dark jacket and looking off to the side. The woman on the right is partially visible, looking towards the camera. They are standing in front of a wall with colorful graffiti, including a large green face.

DÉCLARATION DE LA RÉALISATRICE

« J'ai commencé à écrire LES FANTÔMES d'ISTANBUL il y a cinq ans, sur quatre personnages vivant dans différents quartiers d'Istanbul. En l'espace de 4 ans, mes personnages ont changé, tout comme la Turquie. En 2019, avec ma productrice, Dilek Aydın, nous avons décidé qu'il était temps de faire de cette histoire un film, quoi qu'il arrive. J'ai dû m'adapter aux changements constants qui se produisaient dans mon pays, tant lors de l'écriture du scénario que pendant la production ; ce qui, je pense, a contribué à créer le dynamisme de ce film qui est devenu ma propre rébellion. Je voulais faire un film pour parler des principaux problèmes de ma génération, des gens qui deviennent plus pauvres et qui sont renvoyés de leur quartier et de ceux qui luttent pour s'exprimer librement. Je voulais raconter l'histoire métaphorique d'un pays qui s'enfonce dans l'obscurité et j'ai utilisé une vague de pannes électriques à l'échelle nationale pour le faire. »

ENTRETIEN AVEC AZRA DENİZ OKYAY

Comment s'est déroulé le processus d'écriture de votre film LES FANTÔMES D'ISTANBUL ?

J'ai commencé à écrire LES FANTÔMES D'ISTANBUL il y a cinq ans et il s'agissait à l'origine de quatre personnages vivant dans différents quartiers d'Istanbul. Au cours de ces cinq dernières années, nous avons vécu des moments sombres, dans mon pays. J'ai signé une pétition pour la paix en tant que cinéaste. J'ai été mis sur liste noire par le gouvernement. De nombreux cinéastes comme moi risquaient de ne pas être soutenus par leur propre État à cause de cela. En même temps j'ai trouvé des moyens de m'exprimer sur un terrain plus métaphorique, en développant des moyens de changer de style et de structure, comme un caméléon. À partir de là, beaucoup de choses ont changé, y compris mon scénario. Au début, avec quelques ébauches, j'ai reçu deux prix au Crossroads Coproduction Forum du Festival du film de Thessalonique. Le jour où j'ai reçu ces prix, c'est le jour où Trump a gagné la présidence des États-Unis. Je me suis dit : "Trump a peut-être gagné, mais moi aussi". À partir de ce petit grain d'espoir, j'ai pu développer mon scénario et mon projet.





Comment votre propre vision et vos propres expériences ont-elles influencé LES FANTÔMES D'ISTANBUL ?

Alors que les choses autour de moi changeaient à la vitesse de la lumière, j'ai voulu archiver le moment. En grandissant, j'ai eu la chance de voyager régulièrement en Turquie avec mes parents architectes et urbanistes. Cela m'a permis de rencontrer de nombreuses communautés différentes. Le matin, j'allais à l'école française et l'après-midi, je fréquentais une école publique turque, aux côtés de la communauté rom turque. Ce parcours scolaire atypique m'a donné un aperçu unique de la diversité culturelle. Le film a été en partie inspiré par certaines des filles que j'ai rencontrées dans les ghettos d'Istanbul, en particulier à Sulukule. Le personnage de Didem est une jeune femme qui n'a aucune chance sans la danse, mais qui a peur de commettre les mêmes erreurs que les autres danseuses orientales ou les filles des ghettos. En tant que jeune femme vivant dans un pays musulman et soumis à l'oppression sociale, j'ai très bien

compris cette peur. J'ai documenté ces personnes dans mon court métrage SULUKULE MON AMOUR, qui ne montre que quelques-uns des effets destructeurs de l'embourgeoisement sur la vie des habitants. Pour LES FANTÔMES D'ISTANBUL, j'ai utilisé l'expérience que j'ai acquise en réalisant mon court métrage documentaire LITTLE BLACK FISHES, qui mettait en scène trois personnages : une Arménienne vivant illégalement à Istanbul, une jeune fille turque vivant illégalement à Paris et une photoreporter française. Le film parle de la génération perdue d'Istanbul, assiégée par les incertitudes politiques, religieuses et économiques de la société actuelle. Bien qu'ils soient issus de sous-cultures différentes, et parfois très éloignées les uns des autres, tous les personnages du film luttent pour la liberté et l'expression personnelle. Ils cherchent tous à trouver et à créer leurs propres règles et lois pour survivre dans une Turquie moderne et chaotique, se rassemblant de manière inattendue autour de certaines actions et de certains événements, ou non.



Pouvez-vous nous parler de la surtension, qui est au cœur de l'histoire ?

La surtension est la principale métaphore de mon film et elle représente la situation sociopolitique actuelle et générale de la Turquie. Le film commence le matin par une panne d'électricité et s'assombrit progressivement. Pourtant, LES FANTÔMES D'ISTANBUL montre toujours des personnages pleins de lumière et d'espoir, comme ces jeunes gens qui dansent ou qui apportent de la lumière dans un concert de personnes LGBT. Je crois que la jeune génération trouvera toujours un moyen d'échapper à la morosité. Parfois, vivre dans ce pays donne l'impression que nous existons et que nous n'existons pas en même temps. Mes personnages sont confrontés à des problèmes qui les dépassent, ils se sentent parfois invisibles et doivent agir imperceptiblement. Avec ce film, je veux emmener le public dans les ténèbres de la Turquie moderne, afin que nous puissions essayer de trouver la lumière ensemble.



Votre film traite de questions controversables, mais une grande partie du film a été tourné dans la rue. Comment s'est déroulé le tournage ?

Pendant le tournage, nous avons dû faire face à de nombreux problèmes, mais nous avons aussi vécu un miracle. Nous avons décidé de tourner dans un quartier dangereux d'Istanbul, Güleusu, qui était autrefois habité par des groupes politiques kurdes. De nombreux jeunes qui ont grandi dans ce quartier ont été envoyés en prison pour avoir déclenché des incendies ou jeté des molotovs dans les rues. Bien qu'ils aient empêché de nombreuses équipes de production d'entrer dans leur quartier par le passé, nous avons pu travailler avec les habitants. Les habitants du quartier nous ont immédiatement acceptés parce qu'ils savaient que nous parlions de régénération urbaine, mais aussi parce qu'ils se sentaient proches de nos personnages. Gökhan, un habitant qui a passé son adolescence en prison, a même travaillé dans la production et a été

notre pont avec le quartier. Nous n'étions que deux jeunes femmes (moi et ma productrice) qui voulions tourner notre film, et les gens qui vivaient-là étaient tout à fait prêts à nous aider. Cette relation heureuse n'a pas pu empêcher une descente de police pendant le tournage, bien que nous ayons eu toutes les autorisations. Dans cette scène particulière, nous voulions recréer un grand chaos dans la rue principale du quartier. Des figurants couraient avec des torches, des poubelles étaient incendiées, d'autres figurants s'introduisaient dans des magasins. Bien sûr, tout cela avait été soigneusement planifié. Pensant que les émeutes reprenaient (ce qui montre d'une certaine manière que la scène était réaliste), les forces de police locales et même le chef du département des transports sont venus sur le plateau avec 6 véhicules blindés et de nombreux hommes armés. Ils étaient incroyablement surpris que ces deux petites femmes soient à l'origine de tout ce grabuge. Ils ont été immédiatement soulagés et ont baissé leurs armes.



Votre film met également en scène plusieurs femmes qui représentent toutes un aspect différent de la Turquie contemporaine.

Comme l'a dit Karin Karakasli, écrivaine arménienne de WOMAN, "j'essaie de combler les lacunes des histoires de femmes censurées et supprimées". Tout au long du processus d'écriture, j'ai rencontré de nombreuses femmes à Istanbul, issues de milieux différents, et j'ai voulu témoigner de leurs luttes, de leurs conditions et de leurs aspirations. En développant ces personnages et leurs histoires, j'ai fini par composer ce paysage de la Turquie contemporaine, touchant ainsi naturellement à différentes dynamiques sociales et politiques. Dans l'ensemble, j'ai été inspirée par les femmes qui m'entourent et qui, quoi qu'il arrive, tentent d'apporter de la lumière dans les ténèbres. Ce film est comme un tapis tissé à la main. Chaque personnage et chaque histoire ont servi de modèle et ont créé ce film à effet domino, avec lequel je veux promettre au public de l'espoir et de la lumière, tout comme le fait cette nouvelle génération.

BIOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE

Née à Istanbul, Azra Deniz Okay commence la photographie à l'âge de 12 ans et devient à 14 ans l'assistante de la photographe Dora Gunel. Après avoir terminé ses études secondaires au lycée français Pierre Loti d'Istanbul, elle est partie à Paris pour étudier le cinéma à l'université Sorbonne-Nouvelle, où elle a obtenu une licence et une maîtrise. Elle a travaillé dans la société de production Partizan de Michel Gondry. Elle retourne en Turquie en 2010 et devient la première femme réalisatrice chez Depo, une société de production publicitaire à Istanbul. Elle a réalisé plusieurs courts métrages et clips musicaux. Ses travaux sur l'art vidéo ont été sélectionnés dans des expositions et des galeries internationales.

FILMOGRAPHIE

LES FANTÔMES D'INSTANBUL, 2020, long métrage de fiction
SULUKULE MON AMOUR, 2016, court-métrage documentaire
LITTLE BLACK FISHES, 2013, court-métrage de fiction



CASTING

Dilayda Güneş
Beril Kayar
Nalan Kuruçim
S.Emrah Özdemir

ÉQUIPE DU FILM

Réalisation & scénario **Azra Deniz OKYAY**
Productrice **Dilek AYDIN (Heimatlos Films)**
Co-productrices **Marie-Pierre Macia**
Claire Gadéa (MPM Film)
DOP **Bariş Özbiçer**
Musique originale **Ekin Fil**
Monteuse **Ayris Alptekin**

FICHE TECHNIQUE

Titre français **LES FANTÔMES D'ISTANBUL**
Titre original **GHOSTS**
Genre **Drame**
Durée **1h30**
Image **Couleur**
Pays de production **Turquie, France, Qatar**
Langue originale **Turc**



CONTACTS

DISTRIBUTION

La Vingt-Cinquième Heure Distribution

Pierre-Emmanuel Le Goff

+33 6 64 26 22 58

pierre-emmanuel@25heure.com

PROGRAMMATION

La Vingt-Cinquième Heure Distribution

Jérémy Pottier-Grosman

+33 6 50 40 24 00

jeremie@25heure.com

PRESSE

Agence Valeur Absolue

Audrey Grimaud

+33 6 72 67 72 78

contact@agencevaleurabsolue.com